

Pour tous les goûts

Envie de voyager ? Nous avons ce qu'il vous faut. Dans le temps d'abord. Au début du XX^e siècle au contact des Poilus à qui on faisait boire de la bibine avant qu'ils ne se fassent trouser la peau. On le sait, la piquette convient à la viande froide. Vous préférez l'Entre-deux-guerres ? Pierre Lemaitre vous en a gardé une tranche avec la suite d'*Au revoir là-haut* que vous avez peut-être lu. Ou alors regardez du côté des *Indésirables* dont l'action débute en juin 1940. Ou encore l'enquête de Didier Daenincks sur la mort de Missak Manouchian. Après de telles lectures, nous vous enverrions bien vous ressourcer en forêt dans l'Yonne. Mais la fréquentation de Grégoire Courtois ne laisse rien augurer de bon.

Retrouvez plutôt deux de nos auteurs favoris. Titiou Lecoq vous incite à partager les tâches ménagères au sein du couple. Toujours avec le langage cru qu'elle affectionne. Et Vincent Duluc délaisse pour une fois ses terrains de foot pour les piscines, histoire de vous faire découvrir la vie de Kornelia Ender l'ancienne championne d'Allemagne de l'Est. Duluc s'affirme de plus en plus comme un excellent écrivain. Ne ratez pas non plus une vraie nouveauté. Un bon roman écrit par une de vos collègues. *La fille au mitote* vous propose l'histoire de quatre jeunes Lorrains dans les années 80. Tout s'annonce bien pour eux. Sous couvert d'études de médecine, ils s'installent en coloc à Nancy, autant pour faire la fête que pour se consacrer à Hippocrate. Parce que leurs véritables inspirateurs sont bien davantage Jimmy Page et Robert Plant, les deux leaders de Led Zeppelin. Que demander de plus ?

Sommaire

Couleurs de l'incendie,
Pierre Lemaitre, p2

Le pinard des Poilus,
Christophe Lucand, p3

La fille au mitote,
Marceline Bodier, p4

Libérées,
Titiou Lecoq, p5

Les indésirables,
Diane Ducret, p6

Kornelia,
Vincent Duluc, p7

Les lois du ciel
Grégoire Courtois, p8

Missak,
Didier Daeninckx, p9

La bibliothèque fonctionne désormais les jeudis de 13 heures 30 à 14 heures sur le palier du premier étage.

Contacts :

Pierre-Julien Andrieux,
Sylvie Mercier,
Valérie Bougeant,
Axelle Bonzi,
Laurent Bisault,
Éric Ambiaud (SSP)

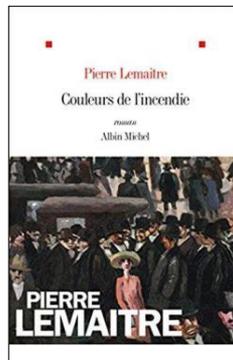


Couleurs de l'incendie

Pierre Lemaitre, Albin Michel

Couleurs de l'incendie est le tome II du roman de Pierre Lemaitre, qui fut récemment mis en scène au cinéma, *Au revoir là-haut*. Vous pouvez cependant lire ce tome sans être familiarisé avec ses personnages découverts dans le premier livre de cette épopée. Soyez prévenu, si vous découvrez la famille Péricourt avec *Couleurs de l'incendie*, vous serez obligé de lire *Au revoir là-haut* tant vous en aurez aimé la lecture.

« Je vous ai tant aimée
Comment vous haïrais-je ?
Mais voyez dans quel chaos
Vous avez plongé ma vie... »



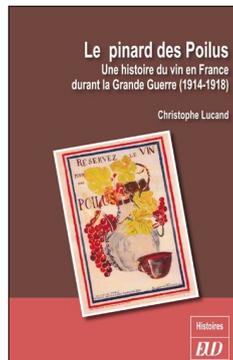
Quand la diva Solange chante ces mots, sait-elle qu'elle résume ainsi un roman de 500 pages ? Vous avez lu *Au revoir là-haut* ? Vos souvenirs s'arrêtent à la famille Péricourt. Au fils, mort de sa gueule cassée, de son éducation qui tenta de broyer son âme d'artiste. À Madeleine, fille docile, qui est maintenant héritière de cette banque éponyme. Madeleine qui n'entendait rien à la politique ou aux affaires financières.

Nous sommes en 1927. La grande guerre est finie, la crise de 1930 approche à grands pas. Madeleine... il n'est pas facile à cette époque pour une femme d'être soudainement à la tête d'un petit empire financier. Mais si, souvenez-vous, les femmes n'avaient pas le droit de vote et encore moins le droit de posséder un compte bancaire. Et – Pierre Lemaitre vous le montrera – les conseillers véreux, les politiques aux morales réversibles étaient déjà bien présents dans le monde de la finance. Je ne vous en dirai pas plus. Madeleine et son fils Paul connaîtront bientôt ce revers de fortune qui les « déclassera ». Si « faire fortune est fatigant, rien n'est aussi épuisant que faire faillite ». Ce n'est pas Zola et sa noirceur, ni Dumas et ses épopées chevaleresques, mais l'histoire d'un grand feu qui se prépare. Il y a celui de l'autodafé d'Hitler, qui nous éclaire sur la montée du nazisme. Il y a celui que Madeleine nourrit en son cœur, braise de la vengeance qui la consume. Comme un orchestre qui accorde ses instruments, sonorités dissonantes avant l'éclat pur de la partition. Madeleine femme et mère blessée, soufflera sur la braise de sa culpabilité de n'avoir pas vu, pas compris, pas su.

Le pinard des Poilus

Christophe Lucand, EU de Dijon

Pour Joseph Bialot, à Auschwitz¹ la cigarette était l'objet de toutes les convoitises. Durant la grande guerre, c'est le vin ou plutôt le pinard qui tient la première place. Christophe Lucand, révèle son rôle longtemps ignoré des historiens. Son origine provient du pinot, cépage bourguignon. Il désigne un vin dégradé, âpre, aigrelet, parfois piquant produit en masse par les vignobles méditerranéens du Languedoc ou d'Algérie. Durant la guerre, il est paré de toutes les vertus, revigorantes, fortifiantes. Même les hygiénistes prennent sa défense en tant que boisson naturelle pour mieux l'opposer aux alcools industriels, boisson des « boches ». Près de 3 millions de soldats reçoivent alors quotidiennement entre 50 centilitres et 1 litre par jour. Cet ordinaire est un minimum amélioré par des rations exceptionnelles, fournies par le commandement. Les soldats complètent leurs rations auprès des débits de boissons qui pullulent dans la zone des armées. Le pinard sert à faire oublier les souffrances quotidiennes et agit comme un dérivatif à l'anxiété. Dès le début de la guerre, les autorités l'ont bien compris pour juger prioritaire l'approvisionnement du front en vin. Le pinard facilite aussi les relations hiérarchiques. L'officier reconforte les hommes et s'assure leur loyauté en octroyant comme il en a le droit, des rations supplémentaires, après une dure journée. Associé à la gnôle, parfois coupé avec de l'alcool à brûler, le pinard joue aussi le rôle attendu d'excitant avant de partir à l'assaut. Revers



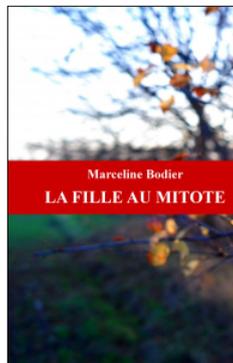
de ces consommations excessives, les scènes de saoulerie sont fréquentes à l'arrière des premières lignes. L'ivresse étant source de désobéissance, l'État-major finit par s'inquiéter. En 1917, Pétain établit le lien « *Il suffit d'ailleurs de parcourir les dossiers de la justice militaire pour constater que l'ivresse est à la base du plus grand nombre des infractions poursuivies devant les conseils de guerre* ». Les rétorsions viseront les alcools forts mais le vin sera épargné car la hiérarchie militaire sait qu'il est devenu indispensable. La victoire acquise, il n'est pas question de faire ombre au « pinard de la victoire ». L'image du breuvage patriotique, qui a porté les Poilus français durant les cinq années, a constamment été entretenue par une production intense d'articles, de poésies, de chansons comme la célèbre « Madelon ». La Grande Guerre lui ouvre les portes de tous les foyers, désormais conquis grâce à sa consommation durant le conflit. La consommation de 128 litres de vin par personne et par an en 1913 atteint 140 litres en 1921 et continuera de croître pour atteindre son apogée au début des années 60 avec 174 litres. Pourtant, la loi du 6 mai 1919 adoptée dans la foulée de la victoire, sur les appellations d'origine porte en elle les germes d'une lente évolution. La marche vers davantage de qualité signant à terme la fin de ce mauvais vin qu'était le pinard.

1. Les jours rallongent » cf Surbooké n°16

La fille au mitote

Marceline Bodier, Librinova

Vous n'allez pas le croire. Il y a aussi à l'Insee des gens qui savent écrire. Et pas des histoires dont tout le monde se fout. Car qui a envie de savoir si à la fin le textile-habillement tombe amoureux de l'aire urbaine ? Non de vraies histoires avec de vrais gens, de la séduction, des amitiés en péril voire plus encore. Marceline Bodier vous emmène en Lorraine dans les années 80. La plus belle période pour avoir vingt ans. Ne demandez pas pourquoi. C'est ainsi. Fin du débat. Stéphane, Jean-Jacques, Blaise et Agatha ont grandi ensemble dans un petit village, Lincey. C'est l'été, le lycée est derrière eux, sauf pour Agatha la sœur de Jean-Jacques qui est un peu plus jeune. Si Blaise et Jean-Jacques sont de vrais ruraux, Stéphane revient de Nancy où ses parents sont allés vivre. Il amène à ses amis sa passion pour la musique, celle de Led Zeppelin. Une passion que Marceline Bodier semble partager, car elle place en exergue de chaque chapitre un extrait de leurs chansons. Pour les incultes et autres jeunes, Led Zep est un groupe de rock anglais qui développait une énergie à en faire pâlir d'envie un réacteur nucléaire en fusion. Comme quoi, il y a plein de manières agréables pour se passer de l'atome. Jimmy Page en était le guitariste et Robert Plant le chanteur. Chevelu et beau comme un dieu. Ou comme Stéphane, qui n'a pas grand-chose à lui envier côté esthé-



tique. À la rentrée, les trois amis choisissent d'entamer des études de médecine. Pas vraiment par vocation, mais parce que cela leur offre la possibilité de partir en coloc à Nancy. Leur futur statut justifie l'effort financier de leurs parents. En vérité, Stéphane et Jean-Jacques sont bien davantage attirés par la musique. Blaise a surtout la politique en ligne de mire. Devenir médecin lui permettra de progresser dans son parti. Plutôt un bon choix car il finira ministre de la Culture. Clin d'œil à Jack Lang ? Aller savoir. Étudiants dans les années 80, c'est la belle vie. On boit tous les soirs dans l'appartement. Le sida ne fait encore peur à personne. Et Stéphane multiplie les conquêtes. On joue de la musique en travaillant sur un opéra-rock. Agatha fait quelques apparitions et ne résiste pas au charme de Stéphane. Jusqu'au jour où il est assassiné. La recherche du coupable ne donne rien jusqu'à ce que les trois amis se retrouvent vingt ans plus tard en compagnie de leurs enfants. Le thème du livre fait penser au *Bonheur national brut* de Roux, ce qui est une bonne nouvelle car ce roman avait motivé la création de cette lettre. Même époque, même amitié entre lycéens qui viennent de passer le bac, même ancrage dans le pays où ils ont grandi. On souhaite autant de succès à *La fille au mitote*. En attendant, faites comme Stéphane, Jean-Jacques, Blaise et Agatha. Écoutez ou réécoutez *Stairway to heaven* dans l'album Led Zeppelin 4. Le bonheur n'est pas loin.

Libérées

Titou Lecoq, Fayard

Avouez que nous ne pouvions y échapper. Que nous ne pouvions nous dispenser d'amener notre contribution à ce mouvement planétaire, qui de « *Me too* » à « *Balance ton porc* », affirme le droit au respect des femmes. Au risque de nuire à quelques producteurs de cinéma qui ont juste poussé leur conscience professionnelle jusqu'à tester par eux-mêmes la plastique de leurs actrices. Mais soyons honnêtes. L'attrait du livre de Titou Lecoq, sous-titré *Le combat féministe se gagne devant le panier de linge sale*, tient tout autant de la qualité des écrits de son auteure que des thèses qu'elle défend. Car Titou Lecoq, on aime ! *Les Morues* c'était déjà très bien. Et *La théorie de la tartine* (Surbooké n°8) encore mieux. Pour compléter notre connaissance de cette brillante jeune femme, nous cherchons d'ailleurs un ou une volontaire pour nous chroniquer son *Kata Sutra*, *La vérité crue sur la vie sexuelle des filles*. Parce qu'avec un tel outil on pourra aisément identifier les pervers : à savoir ceux qui continueront à lire *Économie et statistique* au bureau. Dans *Libérées* Titou Lecoq nous expose son refus de ce qu'elle est en train de devenir : une femme qui dans sa vie quotidienne renie ses convictions féministes. Son constat se focalise sur une chaussette qui traîne dans son appart parce que son compagnon considère que c'est à elle de la ramasser. Et pourtant c'est peu dire que Titou n'aime pas le ménage, qui figure avec le tiercé et la météo parmi ce qu'elle apprécie le moins au monde.

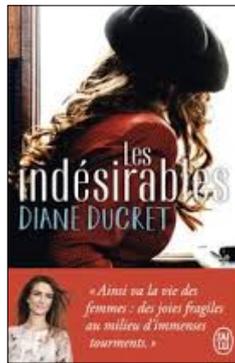


Mais voilà, Titou s'est mise en ménage et a même eu deux garçons. Ce qui fait que les corvées sont « *pour sa gueule* ». Parce que les hommes semblent confrontés à la maison à une sorte de « *sol de verre* » qui les empêcherait de se saisir du balai à chiottes. Pour nous convaincre de ce qu'elle n'est pas la seule à en souffrir, elle s'appuie sur le décompte des tâches ménagères fourni par l'enquête Emploi du temps de l'Insee. Un moyen comme un autre pour nous démontrer que nos collègues ne font pas correctement leur travail puisqu'ils ne prennent pas en compte le temps passé à prévoir ce qu'il faudra acheter en sortant du boulot et à se demander quelles activités organiser le week-end. En l'occurrence, l'arrivée des deux bambins a profondément transformé sa vie. Avant elle était plutôt du genre à dédaigner son frigo vide pour aller acheter ses nouilles sautées chez le traiteur chinois. Mais ce n'est désormais plus possible. Vous croyez peut-être que ces nouvelles contraintes sont équitablement partagées avec son conjoint ? Alors vous faites erreur. On vous recommande pour vous en convaincre l'épisode de l'otite où le père de ses enfants refuse de les amener chez le médecin parce que monsieur Chaussette estime qu'ils n'ont pas de fièvre et qu'il a trop de travail. Jetez aussi un œil sur l'enseignement ménager institué dans les années 1900 par de grandes entreprises parce que garder son homme à la maison c'est aussi se prémunir contre le désordre social et le syndicalisme. On saura désormais pourquoi Philippe Martinez et Laurent Berger ont mal tourné.

Les indésirables

Diane Ducret, Flammarion

La rafle du Vel d'hiv, vous connaissez nécessairement. La honte de l'État français qui envoya les 16 et 17 juillet 1942 ses policiers et gendarmes arrêter 13000 Juifs pour les parquer au Vélodrome d'hiver. Avant de les coller dans des wagons à bestiaux direction Auschwitz. Mais celle de 15 mai 1940, qui en a entendu parler ? D'où l'intérêt du passionnant livre de Diane Ducret qui, mêlant histoire et fiction, nous la raconte. Cette rafle ramassa plusieurs milliers de femmes apatrides qui étaient alors perçues comme des ennemies potentielles pour la France en guerre contre l'Allemagne. Elles venaient pour la plupart d'Europe de l'Est ou d'Allemagne et n'étaient pas toutes Juives. Diane Ducret axe son roman sur deux personnages : Eva Platz une Allemande qui a fui sa famille plus que son pays et Lise Malher qui s'est réfugiée en France avec sa mère juive. Elles côtoient des personnalités qui ont véritablement transité par le Vél d'hiv avant d'être envoyées dans le camp de Gurs près d'Oloron-Sainte-Marie (Pyrénées-Atlantiques). On aperçoit au détour des pages la philosophe Hanna Arendt et, moins connue, l'actrice Dita Parlo. Le passage au Vélodrome d'hiver n'a pas grand-chose à envier à celui de 1942, le lieu se transformant rapidement en ignoble cloaque. Mais au moins n'était-il pas peuplé d'enfants en 1940. Le départ se fait en train vers une destination inconnue. Les femmes passent par Lyon avant d'aboutir dans le camp où l'armée française parquait

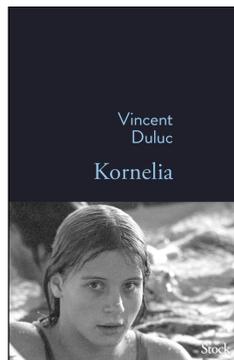


déjà plusieurs milliers de Républicains espagnols. On contrôle l'identité des indésirables à l'entrée du camp. « *Bébé* » demande une gardienne à Dita Parlo. « *Pas encore mais ça peut s'arranger si vous me laissez deux minutes avec les Espagnols* ». Eva et Lise sont installées dans des baraquements et manquent de tout. L'hygiène est dramatique et sera vecteur d'épidémies mortelles. Les femmes doivent aussi accepter d'oublier toute pudeur et faire avec le viol des gardes-chiourme. Pourtant, la solidarité s'installe. D'abord entre les femmes qui apprennent à s'entraider puis avec les Espagnols, même si les contacts entre femmes et hommes sont interdits. L'amour fait son apparition, surtout pour Lise qui n'a jamais connu d'amant. Eva pense toujours à Louis qui est parti faire la guerre avant son arrestation. Avec l'aide du commandant du camp, les femmes de leur baraquement réussissent à monter un spectacle de cabaret. C'est un moyen pour elles d'exister et accessoirement de récolter quelques fonds auprès des civils locaux qui assistent au spectacle. Et une grande satisfaction pour ces femmes qui avaient été si mal accueillies à Gurs par les habitants. Avec l'Armistice, les Allemandes sont libérées au bout d'un mois. Elles sont remplacées par les Juifs des régions de Bade et du Palatinat. Leur arrivée détériore encore un peu plus les conditions de vie au camp. Et il faut faire avec l'hiver de 1940 qui est exceptionnellement froid. Le temps d'un nouveau transfert vers la Pologne n'est pas loin.

Kornelia

Vincent Duluc, Stock

Après *Le cinquième Beatles* (Surbooké n°1), *Un printemps 76* (Surbooké n°6), Vincent Duluc continue à tracer son sillon de romancier. Histoire de faire comprendre à ceux qui en douteraient encore qu'on peut diriger la rubrique foot de *l'Équipe* et être un excellent écrivain. *Exit* cette fois le ballon et place à la natation. Kornelia c'est Kornelia Ender, quatre fois championne olympique à Montréal en 1976, trois fois médaille d'argent en 1972 à Munich quand elle n'avait pas quatorze ans et multiple *recordwoman* mondiale. Mais sa notoriété ne venait pas que de ses performances sportives, eussent-elles été entachées par le dopage institutionnalisé en République démocratique allemande (RDA). Kornelia était aussi une femme magnifique dont le maillot mouillé en a fait rêver plus d'un. À commencer par le jeune Vincent, onze ans, qui la plaçait dans son panthéon des blondes au côté de Véronique Sanson et de Stevie Nicks la chanteuse de Fleetwood Mac. Disposer d'une telle nageuse était un incroyable atout pour les dirigeants de la RDA qui avaient fait du sport leur premier instrument de propagande. Si ce pays de 17 millions d'habitants damait le pion à la grande Amérique, c'était parce que le socialisme et ses méthodes scientifiques étaient à même d'assurer le bonheur du peuple. Mais la science en Allemagne de l'Est ne s'arrêtait pas à la détection précoce et à l'organisation de compétitions chez les jeunes pour dépister les futurs champions. Elle était aussi développée dans



ce mystérieux bâtiment de Leipzig où les chimistes préparaient des potions à en rendre jaloux Panoramix. De simples vitamines officiellement. Mais des vitamines qui faisaient descendre d'une octave la voix des nageuses si on en croit leurs concurrentes américaines. Shirley Babashoff a été la plus coriace. La Californienne ne voulait pas admettre que ses heures d'entraînement ne fussent pas suffisantes pour grimper sur la plus haute marche des podiums olympiques. Elle ne se gênait donc pas pour expliquer que les maillots des nageuses de l'Est laissaient apparaître des fesses poilues. C'était probablement vrai sauf pour Kornelia dont la plastique était inattaquable. Ce statut d'idole mondiale poussa sans doute le régime politique à accélérer son mariage avec Roland Matthes lui aussi quatre fois champion olympique de natation. Ces unions laissaient espérer des descendances qui perpétueraient le succès de la RDA. Les Soviétiques s'y étaient essayés aussi en rapprochant un champion olympique d'athlétisme et une de gymnastique. Mais ces succès à venir restent le plus souvent virtuels. Le mariage de Kornelia Ender et de Roland Matthes ne dura pas longtemps. Il avait épousé un mythe et il s'est retrouvé avec une jeune femme qui ne savait même pas faire cuire des pommes de terre. Leur divorce leur valut l'acharnement de la Stasi qui les priva de tous leurs avantages matériels. On ne joue pas en vain avec les icônes du pouvoir dans un État totalitaire. La seconde union de Kornelia n'arrangea pas grand-chose car son conducteur de bobsleigh de mari était surveillé par

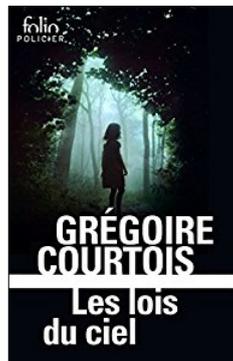
ses trois compagnons. Leur tentative de fuite à l'Ouest fut de toute façon, peu avant la chute du mur de Berlin, dénoncée par le père de Kornelia. À la fin du livre, Vincent Duluc tente de se convaincre que Kornelia n'avait pas été dopée comme les autres nageuses. Il tente pour cela de s'appuyer sur l'absence de dossier retrouvé à son nom dans les archives de la Stasi ainsi que sur le flou qu'entretient encore la nageuse sur ce sujet. Mais il n'y croit pas lui-même. Cela lui permet tout au plus

de ne pas interroger Kornelia dans l'enquête qui a précédé l'écriture du livre. Le sujet est aujourd'hui secondaire car le portrait qui lui est consacré est un des plus beaux qui ait été fait sur un mythe du sport. Bien plus touchant que celui rédigé par Lola Lafon sur Nadia Comaneci dans *La petite communiste qui ne souriait jamais*. Ce livre est l'égal de *Courir* écrit par Jean Echenoz sur Émil Zátopek. Parce que Duluc est comme Echenoz, non pas un biographe de sportifs, mais un écrivain.

Les lois du ciel

Grégoire Courtois, Gallimard

En théorie c'est un polar. C'est du moins ce que laisse entendre l'éditeur. En vérité c'est un pur roman d'épouvante qui vous emmène passer une nuit dans une forêt de l'Yonne en compagnie d'une classe de CP. Des douze enfants, de l'instituteur et des deux mères accompagnatrices aucun n'en reviendra. On se permet de l'annoncer puisque l'auteur le dit dès le chapitre 1. Début du drame. Le terrain était pourtant bien balisé. Une simple nuit en forêt du côté de Vézelay. Des gamins plutôt contents même si une tête à claques a parfois besoin d'être remis dans le droit chemin. Un peu d'éducation à la nature. Une nuit dans les

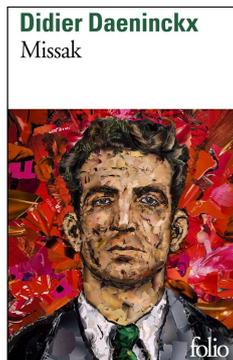


tentes loin des parents, de la maison et des doudous. Une première pour ces bouts de chou. Et tout se passera bien. La gastro de Nathalie, l'une des deux accompagnatrices, n'était pas prévue. Mais avec les portables, quoi de plus simple aujourd'hui que de la faire rapatrier, même au prix de quelques accommodements avec la réglementation qui n'autorise pas un seul adulte à rester seul avec les enfants. La nuit arrive et Fred l'institut connaît son boulot. Quoi de mieux que de lire une histoire aux marmots ? Encore faudrait-il bien la choisir. C'est le début de l'enchaînement annoncé au début du roman. Si vous allez au bout, vous ne remettrez plus un pied en forêt.

Missak

Didier Daenincks, Perrin

Petit Rappel. Didier Daenincks est un auteur de polar français, très marqué par son engagement à gauche. Son œuvre est pléthorique mais il est surtout rentré dans l'histoire en écrivant *Meurtres pour mémoire*, un roman qui traitait de la manifestation du FLN le 17 octobre 1961 à Paris. Une véritable leçon d'histoire pour ses lecteurs qui apprirent là comment la police française balança à la Seine les Algériens. Il continue avec *Missak* sa relecture de la France contemporaine. Missak, c'est Missak Manouchian, rescapé du génocide arménien, passé à jamais à la postérité pour avoir figuré au centre de l'Affiche rouge placardée par les Nazis en février 1944 pour dénoncer la résistance étrangère. Ils sont dix, Juifs d'Europe de l'Est, Italiens, Espagnols ou Arméniens qui périrent fusillés au Mont-Valérien. *Missak* relate l'enquête de Louis Dragère, jeune journaliste à l'*Humanité*, sur la mort de Manouchian dans le Paris de 1955. Commanditée directement par Jacques Duclos, elle est censée préparer une cérémonie commémorative à la gloire de ce résistant devenu une icône du parti communiste. Elle nous permet de revisiter ce Paris si cher à Daenincks. Celui d'une ville où les ouvriers vont encore à l'usine chez Panhard-Levassor ou chez Hotchkiss, à une époque où les Français se chauffaient au charbon et où ils n'avaient pas de douche. C'est aussi l'occasion pour Daenincks de nous présenter des personnages historiques : Aznavour, de son véritable nom Aznavourian, Louis Aragon ou encore Henri



Krazuki. L'enquête de Dragère l'amène à découvrir que l'ultime lettre de Manouchian, écrite juste avant son exécution, comportait un passage censuré. Celui où il pardonnait à tout le monde sauf aux traîtres qui l'avaient vendu. Pour un jeune militant du Parti, il est impossible d'imaginer que son organisation ait pu réécrire l'histoire. Ses multiples contacts avec les survivants du réseau Manouchian lui prouveront le contraire. Et pour cause puisque nous sommes encore en pleine guerre froide, une période où les règlements de compte se perpétuent à l'Est de l'Europe : dans l'Union soviétique de Staline aussi bien qu'à Prague ou à Budapest. Militant de base, Dragère découvre avec stupeur que le parti communiste français n'est pas entré immédiatement en résistance. Que le parti des fusillés a même collaboré avec l'occupant jusqu'à l'attaque de l'Allemagne contre la Russie. Sa rencontre avec Charles Tillon, qui vient d'être écarté par le Parti, lui ouvre les yeux. Celle d'Henri Krazuki, qui n'est à ce moment qu'un simple permanent de la CGT, accentue sa curiosité. Krazuki dirigeait un réseau de résistance juif affilié au parti communiste pendant la guerre. Arrêté, torturé, déporté à Auschwitz, il lui présente une version contrastée de cette terrible période. Les héros ayant aussi eu des faiblesses devant l'ennemi sans qu'il faille nécessairement les condamner. Auteur de polar, Daenincks nous propose ici un roman qui se dévore. Totalement passionnant.